



HAL
open science

La naissance d'une vocation poétique : les lettres inédites de José-Maria de Heredia à sa mère

Yann Mortelette

► **To cite this version:**

Yann Mortelette. La naissance d'une vocation poétique : les lettres inédites de José-Maria de Heredia à sa mère. Jean-Marc Hovasse. Correspondance et poésie, Interférences, Presses universitaires de Rennes, pp.187-201, 2011, 9782753513693. hal-04060628

HAL Id: hal-04060628

<https://hal.univ-brest.fr/hal-04060628v1>

Submitted on 6 Apr 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

La naissance d'une vocation poétique : les lettres inédites de José-Maria de Heredia à sa mère

La correspondance de José-Maria de Heredia constitue l'œuvre en prose de ce poète. Sur les 1 600 lettres retrouvées jusqu'à présent, 271 sont adressées à sa mère, soit près d'un cinquième. Écrites entre 1851 et 1876, elles permettent de retracer la naissance de sa vocation poétique. Elles révèlent la formation de sa sensibilité, ses premières lectures, ses jugements sur les autres écrivains. Elles contiennent ses premiers essais en vers, des passages en prose poétique et de précieuses indications sur la genèse des *Trophées*. 246 sont conservées à la bibliothèque de l'Institut de France¹ ; vingt-cinq à la bibliothèque de l'Arsenal². Treize seulement ont été publiées, toujours sous forme d'extraits, à une exception près³. Cette correspondance est donc à plus de 95 % inédite.

Elle n'est pas complète. Heredia, qui perdit son père à l'âge de six ans, fut envoyé en France peu après pour faire ses études secondaires. Pendant les huit ans qu'il passa au collège de Senlis, il prit l'habitude d'écrire au moins une fois par mois à sa mère restée à Cuba. Le faible nombre de lettres pour certaines années indique des lacunes probables : on ne possède que six lettres pour 1854, et sept pour 1855. De même, leur absence dans certaines circonstances n'est guère vraisemblable. En avril 1856, José-Maria rappelle à sa mère que, l'année précédente, il a réussi à la convaincre de le laisser à Senlis au lieu de l'envoyer à Paris ; or aucune lettre antérieure ne fait la moindre allusion à ce projet. Le 26 mars 1859, il croit que sa mère va venir le retrouver prochainement en France ; mais au début de juin, c'est finalement lui qui est de retour à Cuba : entre ces deux dates, aucune lettre n'a été retrouvée,

¹ Bibliothèque de l'Institut de France, fonds Heredia et Régnier (don de Marie de Régnier en 1937), ms. 5684, chemise 2.

² Bibliothèque de l'Arsenal, ms. 14359, f. 31-34, 41-51 et 54-63. Ce fonds recèle des lettres écrites en 1871 ainsi qu'entre 1874 et 1876.

³ Neuf extraits, datant de 1863 ou de 1864, ont été publiés par Miodrag Ibrovac dans sa thèse *José-Maria de Heredia. Sa vie – Son œuvre* (Paris, Les Presses françaises, 1923). Les autres sont cités par Dominique Bona (*Les Yeux noirs. Les Vies extraordinaires des sœurs Heredia*, Paris, Jean-Claude Lattès, 1989), M^{me} Jouis (« Précisions sur les séjours de José-Maria de Heredia en Bretagne », *Les Cahiers de l'Iroise*, janvier-mars 1968) et Walter Newcombe Ince (*Heredia*, London, Athlone Press, 1979). Une seule lettre a été publiée de façon intégrale par Robert Fleury, à qui nous l'avions communiquée (« À propos des séjours des Heredia à Arcachon (1911-1949) », *Bulletin de la Société historique et archéologique d'Arcachon et du pays de Buch*, février 2006, n° 127).

qui aurait permis de comprendre ce changement de programme. Heredia n'a pourtant pas dû manquer d'informer sa mère de la date de son départ de France ni de celle de son arrivée à Cuba.

Les lettres de Heredia à sa mère sont souvent très longues ; plusieurs dépassent la dizaine de pages. Heredia avait coutume de poursuivre la même lettre pendant plusieurs jours avant de l'envoyer : sa correspondance tient parfois du journal intime. « J'écris quatre, huit, dix pages au courant de la plume, confie-t-il à sa mère le 14 décembre 1864, elles ne peuvent donc que refléter mes impressions et mes pensées, hélas ! toujours bien incomplètement. On se sent, quoiqu'on fasse, toujours impuissant à rendre le sentiment⁴. »

Cinq grands ensembles de lettres se distinguent : celles de jeunesse, écrites à Senlis de 1851 à 1859 ; celles de Cuba, lorsque Heredia était étudiant à La Havane de 1859 à 1860 ; celles de Bretagne, qui évoquent ses huit premiers séjours dans cette région, de 1863 à 1875 ; celles d'Italie, qui permettent de retracer son voyage avec Georges Lafenestre en 1864 et son voyage de noces en 1867 ; et celles de Menton, où Heredia résida de 1870 à 1872. Malgré leur ton confidentiel, ces lettres sont très travaillées ; elles font écho à celles que le jeune homme recevait de sa mère, qui avait sacrifié ses aspirations poétiques à l'éducation de ses enfants, mais qui parsemait sa correspondance de poèmes de sa composition. Même à Cuba, en milieu hispanophone, Heredia continuera d'écrire à sa mère en français, dans un style de plus en plus raffiné, comme s'il voulait, par l'élégance de ses lettres, protester contre la médiocrité de la vie qu'il menait à La Havane et réaliser les ambitions avortées de sa mère.

Au collège de Senlis, l'éducation que reçoit José-Maria l'oriente vers la littérature. Les prêtres de Saint-Vincent lui apprennent les humanités et lui font découvrir les classiques du Grand Siècle. Mais ses lettres révèlent qu'en dehors des cours il lit les poètes contemporains. Lamartine d'abord, dont sa mère lui faisait déjà réciter des poèmes à Cuba. En 1857, il s'abonne au *Cours familier de littérature* : les poèmes de Musset l'enchantent malgré la critique sévère qu'en fait Lamartine. La même année, il écrit à sa mère :

Tu ne m'envoies plus de vers. Pour me récompenser de mes prix, je t'en demande quelques-uns. Hier au jeu j'en ai improvisé deux.

Vous dites : J'ai été au bois. – Qu'as-tu vu ? – Il faut répondre en bouts rimés. Voilà mes deux mauvais vers. Mais ils sont faits en deux minutes. [...]

Me promenant au bois je rencontrai ma Muse
Qui pour ne pas rimer y cherchait une excuse.

⁴ Bibliothèque de l'Institut de France, ms. 5684, chemise 2. Sauf mention contraire, toutes les lettres citées proviennent de ce fonds.

Ces vers inédits sont sans doute les tout premiers de Heredia, qui précise à sa mère : « Tranquillise-toi ; pour avoir fait deux vers, je ne me crois pas poète [...]. / Mais je t'ai envoyé des vers ; il faut que tu me rendes la pareille. » Un futur poète qui débute par une dénégation ; une muse qui se cache pour ne pas rimer : Heredia fait de la poésie par prétérition. Mais les échanges de poèmes avec sa mère sont une promesse de vers nouveaux ; cette initiation à la poésie par l'intermédiaire des bouts rimés est un signe prémonitoire : les carnets de composition de l'auteur des *Trophées* attestent que ses sonnets sont le plus souvent construits à partir de belles rimes trouvées au préalable.

À la fin de novembre 1858, le jour même de son baccalauréat, Heredia achète les *Poésies complètes* de Leconte de Lisle, parues en août chez Poulet-Malassis et De Broise. « Ce fut une révélation », confiera-t-il à un journaliste en 1895⁵. La lettre qu'il adresse à sa mère le 26 janvier 1859 le confirme :

Je redis les beaux vers d'un grand poète, M. Leconte de Lisle, un grand poète assurément mais un poète méconnu, parce que sa langue est trop élevée, ses pensées trop grandes pour le commun des mortels. Pour le comprendre il faut être helléniste, c'est un Grec, « il est un citoyen des siècles antiques », « Son âme avec l'abeille erre sous les portiques » d'Athènes, il adore le dieu Pan aujourd'hui, demain il adore J[ésus] Ch[rist], ensuite le Jupiter indien, Baghâvat [*sic*], et puis Odin et Thor. C'est un homme bizarre et qui n'arrivera jamais à la gloire malgré son génie, à cause de sa bizarrerie même.

Heredia décrit l'originalité de Leconte de Lisle grâce à deux vers des « Vœux stériles » de Musset (v. 66-67), dans lesquels le poète romantique s'adresse à la Grèce :

Je suis un citoyen de tes siècles antiques ;
Mon âme avec l'abeille erre sous tes portiques.

Le rapprochement est aussi surprenant que judicieux. Dans la préface des *Poèmes et poésies* (1855), Leconte de Lisle déclarait : « Je suis trop vieux de trois mille ans au moins, et je vis, bon gré, mal gré, au dix-neuvième siècle de l'ère chrétienne ». Dans le premier des *Poèmes antiques*, la figure d'Hypatie lui servait à exprimer sa propre nostalgie de la spiritualité de l'époque païenne :

Et la terre écoutait, de ton rêve charmée,

⁵ Ange Galdemar, « L'Œuvre posthume de Leconte de Lisle. Conversation avec M. de Heredia », *Le Gaulois*, 19 mai 1895, p. 1.

Chanter l'abeille attique entre tes lèvres d'or⁶.

Heredia lui aussi a témoigné son regret de l'antiquité hellénique dans plusieurs poèmes de jeunesse annonçant le sonnet des *Trophées* « Les Funérailles » :

J'aurais dû naître au temps où les femmes de Grèce
Nourrissaient des héros dans leurs flancs ingénus⁷.

Ah ! que n'ai-je vécu sous ton beau ciel, ô Grèce,
Dans ces temps si fameux de l'antique allégresse⁸.

Si le sort m'a nié la douceur de l'Attique,
[...]
À travers deux mille ans j'ai gardé l'âme antique⁹.

La même idée avait été émise par Musset dans les vers des « Vœux stériles » qui précèdent ceux que Heredia cite dans sa lettre à sa mère :

J'étais né pour ces temps où les fleurs de ton front
Couronnaient dans les mers l'azur de l'Hellespont¹⁰.

Chez Heredia, la lecture de Musset précède celle de Leconte de Lisle et la concurrence même au début. Il est vrai que le thème des « Vœux stériles » annonce le Parnasse : les premiers vers du poème inspireront le sonnet de Leconte de Lisle « Les Montreurs », prépublié dans la *Revue contemporaine* le 30 juin 1862¹¹.

Le 24 février 1859, Heredia, qui prépare la licence de lettres et qui est plongé dans la lecture des auteurs antiques, explique à sa mère que Leconte de Lisle est « un véritable Grec égaré dans le XIX^e siècle » ; et il ajoute : « Ses *Poèmes antiques* sont admirables, mais pour qui sait très bien son grec ; aussi est-il très peu connu. Je t'envoie une de ses pièces les moins antiques et des plus belles. » Il recopie les cinq premières strophes de « Midi », omet les trois dernières sur la volupté du néant, qui n'auraient pas manqué d'étonner sa mère, et conclut :

⁶ Leconte de Lisle, « Hypatie », v. 35-36, premier des *Poèmes antiques* en 1852, ainsi que dans l'édition des *Poésies complètes* de 1858.

⁷ Heredia, « Vœu », v. 1-2 ; *Œuvres poétiques complètes*, t. II : *Autres Sonnets et poésies diverses*, éd. Simone Delaty, Paris, Les Belles Lettres, 1984, p. 25.

⁸ Heredia, « [Autre Médaille antique] », v. 1-2 ; *ibid.*, p. 26.

⁹ Heredia, « [Sonnet antique] », v. 9 et 12 ; *ibid.*, p. 27.

¹⁰ Musset, « Les Vœux stériles », v. 64-65.

¹¹ Dans les vers 5 à 10 des « Vœux stériles », Musset considère la prostitution de l'âme du poète comme une fatalité amère. Leconte de Lisle reprend la même métaphore, mais en vue de rejeter le romantisme confidentiel. Le désaveu de l'histrionisme littéraire et le motif des tréteaux sont présents dans les deux poèmes.

Voilà, je l'espère, ce qu'on peut appeler de la poésie. On me dira peut-être que l'idéal n'y joue pas un assez grand rôle ? C'est vrai, mais quelle observation admirable de la nature, quelle vérité dans cette peinture du lourd repos qui s'appesantit sur tout ! Les vers sur les épis et les bœufs sont des chefs-d'œuvre de réalisme bien entendu ; que le mot *réalisme* ne t'effraie pas ; ne te figure pas que j'en suis admirateur ; mais j'admire tout ce qui me paraît vrai, et enveloppé d'une forme enchanteresse, comme ici.

Lorsqu'il rentre à Cuba, Heredia traverse une crise existentielle profonde. La condition de planteur lui répugne. Les études de droit l'ennuient. La Havane lui paraît la capitale de la frivolité et du vice :

Tout y est mauvais et d'un prix fabuleux. Le climat malsain. Je souffre de maux de tête et d'estomac, de rhumes très forts [...]. Distractions nulles. L'ennui et la paresse me conduiraient droit au jeu ou à la débauche, comme tous les jeunes gens d'ici¹².

Son dégoût s'accroît à chaque lettre :

Ce pays-ci n'est pas tolérable d'aucune façon. [...] Je suis malade, triste, ennuyé, fatigué¹³.

Ma vie ici n'est pas une vie¹⁴.

J'ai des moments de spleen et d'ennui atroces¹⁵.

Excédé, il déclare à sa mère :

Si tu ne voulais pas me laisser en France où toutes mes aspirations, mes goûts et mon éducation m'assignaient une place, il fallait m'envoyer ici à huit ans, je serais maintenant un sot, sans moralité et sans esprit, un vrai Panchito enfin, mais au moins je ne regretterais pas, en m'ennuyant à mort, la civilisation¹⁶.

Autant le jeune expatrié cubain s'était vite acclimaté en France, autant l'étudiant formé en France étouffe et se sent en exil à Cuba. C'est pourtant à ce moment-là que Heredia se met à écrire. La poésie l'évade de la réalité qui l'opresse ; elle l'aide à préserver l'idéal du moi qu'il s'est forgé en France.

¹² Lettre du 16 avril 1860.

¹³ Lettre du 6 juin 1860.

¹⁴ Lettre du 8 juin 1860.

¹⁵ Lettre du 8 juillet 1860.

¹⁶ Lettre du 20 avril 1860.

Il était naturel que Heredia fit part à sa mère de ses premiers essais, puisqu'elle-même l'avait habitué à recevoir les vers qu'elle composait. Le 6 janvier 1860, il lui envoie un fragment du long poème auquel il travaille et qui deviendra « Les Bois américains ». Voici ces vers, qui constituent le vrai début du poète et qui étaient inconnus jusqu'à aujourd'hui :

Enfin je vous revois après dix ans d'absence,
Grands bois, et je reviens dans vos sentiers déserts ;
Vous qui m'avez nourri dans ma joyeuse enfance,
Je veux vous saluer avec mes premiers vers.

Puis, je veux m'enfoncer dans vos sombres retraites ;
Mon âme s'ouvre encor aux sauvages accents,
Que le Nord secouant l'ouragan sur vos têtes,
Jette, quand le soir tombe aux sommets gémissants.

Et quand l'Aurore teint de lueurs rougissantes
L'Orient, je veux voir les palmiers gracieux
Pliant au vent des mers leurs cimes élégantes,
Se bercer sous l'azur étincelant des cieux.

Je veux errer encor sous vos voûtes ombreuses,
Rappeler le passé en voilant l'avenir,
Et cueillir, en rêvant, près des sources joyeuses,
Le bleu myosotis, la fleur du souvenir.

Ce dernier vers constituera la chute du « Sonnet d'envoi des Bois américains », dédié à M^{me} Michelet, future épouse de Nicolas Fauvelle, l'ancien tuteur de Heredia à Senlis¹⁷. La première strophe reparaît quant à elle dans un autre fragment, mais avec une suite différente, inspirée par l'élégie de Ronsard « Contre les bûcherons de la forêt de Gastine » :

Enfin, je vous revois après dix ans d'absence ;
Grands bois, et je reviens dans vos sentiers déserts ;
Vous qui m'avez nourri dans ma sauvage enfance
Je veux vous saluer avec mes premiers vers.

Il est temps ; vous n'aurez bientôt plus de mystères ;
Illuminant les bois et leur divine horreur
La flamme fait craquer les arbres séculaires,
Et la hache répand tout le sang de leur cœur¹⁸.

Un demi-vers de cette nouvelle suite passe tel quel dans le sonnet des *Trophées* « Jason et Médée », que Heredia offre à Gustave Moreau le 1^{er} janvier 1869 :

¹⁷ Heredia, « Sonnet d'envoi des Bois américains » ; *Œuvres poétiques complètes*, éd. cit., t. II, p. 4.

¹⁸ « Les Bois américains », poème daté « Potosi – Habana – Fortune 1860-61 » et conservé à la bibliothèque de l'Arsenal, ms. 13542, f. 2-3 et 5 r^o.

Illuminant les bois d'un vol de pierreries,
De grands oiseaux passaient sous les voûtes fleuries,
Et dans les lacs d'argent pleuvait l'azur des cieux¹⁹.

Dans le fragment envoyé à sa mère, Heredia évoque « l'azur étincelant des cieux », ses errances sous les « voûtes ombreuses » des palmiers ainsi que l'exotique beauté de la nature tropicale à l'aurore. Lorsqu'il imagine plus tard l'atmosphère féerique des forêts de Colchide, où Jason et Médée fuient à l'aube, le souvenir des forêts cubaines resurgit en surimpression du tableau de Moreau.

Le 10 mai 1860, Heredia confirme à sa mère : « En poésie, Leconte de Lisle est toujours mon maestro. » S'il est sensible à la perfection de la forme, il se défend pourtant d'être un poète fabricant, comme en témoigne sa lettre du 8 juillet 1860 :

Tu me parles de mes tristissimes vers. [...] Ce n'est pas la paresse, comme tu m'en accuses, qui m'empêche d'en faire plus. C'est que j'ai l'habitude de n'écrire que quand ce qu'un autre appellerait l'inspiration me vient, et de ne jamais me servir de cet infâme éteignoir de toute poésie que l'on appelle Dictionnaire de rimes. Mes rimes ne sont pas toujours riches, mais du moins je ne les tire pas par les pieds ou les cheveux, et je n'y sacrifie jamais l'idée. Voilà ma profession de foi.

Le romantisme initial de Heredia le préservera de tout formalisme excessif. Ses essais de jeunesse montrent également qu'il n'a pas accordé d'emblée sa préférence au sonnet. Tandis que les longs poèmes qui évoquent son admiration devant la nature témoignent de l'influence de Leconte de Lisle²⁰, ses poésies courtes restent dans la veine de Musset²¹. Il continue d'envisager le sonnet comme un poème de circonstance. En voici un, inédit mais tronqué, qu'il envoie à sa mère le 16 avril 1860 :

¹⁹ « Jason et Médée », v. 9-11.

²⁰ « Les Bois américains » commencent ainsi sur le modèle de « Midi » :

Au milieu des grands bois aux splendeurs tropicales,
Lorsque Midi s'allume et verse sa chaleur,
Tout se tait. [...]

Miodrag Ibrovac a relevé d'autres sources lisliennes de ce poème dans sa thèse (*op. cit.*, p. 40-42).

²¹ Voir, par exemple, dans le tome II des *Œuvres poétiques complètes*, les sonnets « [Les Bois américains] » (p. 5), « Musique d'hiver » (p. 9), « Musique d'été » (p. 10), « [À Mathilde] » (p. 12), « [Amour] » (p. 14), « L'Amant » (p. 16) et « L'Étoile de Vénus [I-VI] » (p. 17-22). Il faut leur ajouter les sonnets « Chassé-croisé I et II », ainsi que d'autres courts poèmes restés inédits, comme « Amoroso », « Myosotis » et « ...Italie ! Italie ! » (voir notre article « Inédit. Poèmes de jeunesse de Heredia », *Revue de la bibliothèque nationale de France*, n° 19, mars 2005, p. 68-69, 71 et 73).

J'ai oublié une page et je vais te la remplir.

Sonnet

À ma mère

Le papier blanc m'attire, et déjà plein d'entrain
Je cherchais dans mon sac quatorze vers rebelles.
Je rime mal ; chanter tes vertus maternelles,
Je ne suis pas de force et je reste au quatrain.

Les dix autres vers sont remplacés avec désinvolture par des lignes de points.

À son retour en France en 1861, Heredia délaisse rapidement la Faculté de droit pour l'École des chartes, mais il renonce à soutenir la thèse qui lui aurait donné le diplôme d'archiviste-paléographe : sa rencontre avec Leconte de Lisle en 1863, sa fréquentation des futurs Parnassiens l'ont convaincu de se consacrer à la littérature. La correspondance qu'il échange avec sa mère reflète les progrès de sa vocation. Les descriptions de la nature y confinent à la poésie. De Douarnenez il lui écrit le 22 septembre 1873 :

Nous sommes revenus à travers les landes, dont les ajoncs en fleurs font un véritable océan d'or où les bruyères piquent leur belle note de pourpre. [...] Car voici l'automne, la saison où la Bretagne exhale, avec ses derniers bouquets, l'essence de sa beauté, tout son charme à la fois magnifique, sauvage et mélancolique.

Deux esquisses de sonnets, intitulées « Douarnenez. L'Automne en fleur » et « Lande en fleur », contiennent un vers manifestement inspiré par le même paysage : « Et partout la bruyère est pourpre, l'ajonc d'or²² ». La lettre de Heredia aide ainsi à dater ces fragments de poèmes, auxquels elle a pu servir de matrice, puisqu'elle fut écrite dès le lendemain de la promenade sur la lande.

Le 15 octobre 1868, Heredia décrit à sa mère le château du Hénan, « à cinq lieues de Quimperlé, au bord de l'Aven » :

Ce joli manoir, avec son donjon sculpté et ses portes moitié ruinées et enguirlandées de lierre, son parc dont les hêtres séculaires trempent leurs branches dans la mer, est un charmant modèle de ces beaux sites de Bretagne, élégants et sévères, qu'estompe une brume argentée et dont la vigoureuse végétation semble prendre sa force dans la salubrité des brises marines.

²² José-Maria de Heredia, *Œuvres poétiques complètes*, t. II : *Autres Sonnets et poésies diverses*, éd. cit., p. 176-177.

Le sonnet des *Trophées* « Un peintre », dédié à Emmanuel Lansyer, semble se souvenir de ce manoir aux « portes moitié ruinées et enguirlandées de lierre », lorsqu'il évoque

La lande rase, rose et grise et monotone
Où croulent les manoirs sous le lierre et les ifs²³.

En octobre 1867, Lansyer, qui séjournait à Pont-Aven, peignit le château du Hénan et son parc bordé par la mer²⁴. Le tableau, conservé aujourd'hui à Loches, ressemble peu à la description de Heredia, qui utilise pourtant dans sa lettre des termes picturaux comme « modèle » ou « estompe » : peut-être existe-t-il une autre œuvre de Lansyer représentant le château du Hénan. En tout cas, la peinture de son ami aida sans doute Heredia à percevoir la poésie enclose dans ce paysage finistérien.

Il n'est pas rare en effet que le poète recoure à la médiation d'œuvres d'art pour peindre la nature bretonne dans ses lettres à sa mère. Il appelle l'île de Sein « Mona la druidique » ou « la patrie des anciennes Vellédas »²⁵, comme si le souvenir du « Massacre de Mona » de Leconte de Lisle²⁶ ou celui des *Martyrs* de Chateaubriand faisaient écran entre le paysage et lui. Plus loin dans la même lettre, les bateaux de pêche qui appareillent du port de Douarnenez le font penser au « Lamento » de Gautier. Lorsqu'il descend l'Odet depuis Quimper, il recommande à sa mère de relire le poème de Brizeux « Les Batelières de l'Odet » pour avoir, dit-il, « une juste idée de cette douce traversée ». Le poète breton notait toutefois :

La rivière était rude et par instants les lames
Malgré nous dans nos mains faisaient tourner les rames²⁷.

Les descriptions poétiques qui émaillent les lettres de Heredia réservent d'autres surprises. La splendide évocation des gondoles vénitiennes, insérée dans la lettre du 12 novembre 1864, est ainsi empruntée à l'une des *Lettres familières écrites d'Italie* du président de Brosses²⁸. L'œuvre de cet auteur ne figurait pourtant pas dans la bibliothèque du poète, qui ne la mentionne nulle part ailleurs. Mais d'autres lettres de Heredia à sa mère prouvent que le

²³ Heredia, « Un peintre », v. 3-4, *Les Trophées*.

²⁴ Emmanuel Lansyer, *Château du Hénan, Pont-Aven. Soir 24 octobre 1867*, huile sur toile, 65x50 cm, Ville de Loches, collection Lansyer, n° d'inventaire P.1893.402. Je remercie bien vivement M^{me} Véronique Levert, animatrice du patrimoine de la ville de Loches, et son collaborateur M. Raphaël Rondolotto, de m'avoir communiqué une copie de ce tableau.

²⁵ Lettre du 25 août 1863.

²⁶ « Le Massacre de Mona » parut dans la *Revue contemporaine* le 15 septembre 1860, avant d'être recueilli dans les *Poèmes barbares*.

²⁷ « Les Batelières de l'Odet » figurent dans le recueil *Marie* (1831), que Heredia a lu dans les *Œuvres complètes* de Brizeux (Paris, Michel Lévy frères, 1860, t. I, p. 66-70).

²⁸ Voir notre article « Correspondance et poésie » dans *José-Maria de Heredia poète du Parnasse*, Paris, PUPS, 2006, p. 51-52.

guide qu'il utilisa au cours de son voyage en Italie était l'*Itinéraire descriptif, historique et artistique de l'Italie et de la Sicile*, publié chez Hachette en 1863 dans la collection des guides Joanne. Or, dans la présentation de l'aspect général de Venise (p. 221-222), cet ouvrage cite le texte du président de Brosses, assorti de quelques commentaires que Heredia a également intégrés à sa prose. Connaissant le goût de sa mère pour les longues lettres bien écrites, mais manquant sans doute de temps, le poète préféra recopier quelques pages choisies du Guide Vert de l'époque. On peut ainsi mesurer son originalité ou sa duplicité dans ses descriptions italiennes.

À Vérone, après avoir visité les tombeaux des Scaliger, Heredia explique à sa mère :

C'étaient de rudes seigneurs que ces Scaliger ; ils s'appelaient tous ou Can ou Mastino, et, en vrais bouledogues, lorsqu'ils n'avaient plus quelque voisin à dévorer, ils se déchiraient entre eux²⁹. – Passe-moi le mot ; il est de Pétrarque³⁰.

À vrai dire, c'est le guide qui lui a passé le mot du poète italien³¹. Mais Heredia ajoute :

Ces grands tombeaux des Scaliger m'ont profondément impressionné [...]. J'ai fait sur les Scaliger et Vérone quelques vers, que des réflexions un peu trop modernes ne me permettent pas de t'envoyer d'ici.

Ces vers, qu'il ne peut envoyer de Vérone alors occupée par les Autrichiens, c'est le sonnet « Les Scaliger », publié dans le premier *Parnasse contemporain* deux ans plus tard³² :

Dans Vérone, la belle et l'antique guerrière,
Il est de grands tombeaux, où, tout bardés de fer,
Muets, et les deux mains jointes pour la prière,
Sur leurs écus sculptés gisent les Scaliger.

Rigidement serrés dans leur robe de pierre,
Sur leur front fatigué par l'outrage de l'air
Et des siècles nombreux, sous leur morte paupière,
Ils gardent un reflet orgueilleux de l'Enfer.

²⁹ En italien, *cane* veut dire *chien*, et *mastino* *mâtin*. D'où la qualification de « bouledogues » sous la plume de Heredia et le jeu de mots de Pétrarque.

³⁰ Lettre du 28 octobre 1864.

³¹ Dans le guide Joanne, on lit : « TOMBEAUX DES SCALIGER, assemblage curieux entassé dans un espace trop restreint. Le plus beau est celui de Can Signorio, héritier de Can Grande II, qu'il avait assassiné publiquement sur son cheval, dans la rue, sous une arcade qui en a pris le nom de *Volto Barbaro*. Plus tard, il fit étrangler son plus jeune frère. Le bel esprit Pétrarque écrivait que Vérone, semblable à Actéon, était dévorée par ses propres chiens. » (A[ugustin]-J[oseph] du Pays, *Itinéraire descriptif, historique et artistique de l'Italie et de la Sicile*, Paris, Hachette, 1863, p. 189). Heredia n'a pas retenu la référence mythologique à Actéon. Nous n'avons pu retrouver le mot de Pétrarque, qui figure vraisemblablement dans ses lettres de vieillesse en cours d'édition.

³² « Les Scaliger » furent publiés dans la première livraison du *Parnasse contemporain* le 3 mars 1866, p. 15.

C'étaient de durs seigneurs, ces vieux Can, fils de l'ombre,
De qui Pétrarque a dit cette parole sombre :
« Que dans Vérone entre eux se dévoraient les chiens. »

Et pourtant mieux vaudraient de tels tyrans, ô ville,
Que d'entendre en tous lieux sur ton pavé servile
Traîner insolemment des sabres autrichiens !

Le premier tercet reprend le jeu de mots de la lettre de 1864, qui l'empruntait elle-même au guide ; mais la reformulation en vers ménage des allitérations et rappelle beaucoup l'alexandrin qui clôt le songe d'Athalie : « Que des chiens dévorants se disputaient entre eux³³. » Dans la lettre, réalité et sources livresques fusionnent pour créer le futur poème.

La correspondance dévoile le contexte de certains sonnets des *Trophées*. Pendant son voyage de noces, Heredia écrit à sa mère de Venise, le 15 mars 1867 : « Le soir, nous allons voir le Talma italien, Rossi, jouer Othello, Hamlet ou Coriolan de Shakespeare. C'est un admirable artiste que ce Rossi. » Cette lettre authentifie l'expérience relatée au début du sonnet « À Ernesto Rossi » :

Ô Rossi, je t'ai vu, traînant le manteau noir,
Briser le faible cœur de la triste Ophélie,
Et, tigre exaspéré d'amour et de folie,
Étrangler tes sanglots dans le fatal mouchoir³⁴.

À Rome, le 1^{er} mai 1867, Heredia exprime son admiration devant les œuvres de Michel-Ange :

Son *Moïse*, à Saint-Pierre-ès-Liens, est la plus grande conception de l'art moderne, d'un art tout nouveau par l'expression saisissante et dramatique. La comparaison est curieuse avec les magnifiques statues antiques du Vatican [...]. Autant l'artiste moderne est enfiévré, préoccupé de la réalisation d'un idéal presque impossible, mais d'une volonté capable de dompter les marbres les plus rebelles, autant le contemporain de Périclès est sûr de lui-même, tranquille et calme [...]. L'idéal antique ne va pas au-delà de la sérénité victorieuse de la *Vénus de Milo* [...]. Michel-Ange, c'est le génie nouveau. Un Grec dans la peau d'un grand républicain, sévère, farouche et grandiose contempteur de la société magnifique et corrompue des Médicis. C'est plus qu'un homme, c'est un demi-dieu.

Cette inquiétude de l'artiste moderne, la dimension contestataire de son œuvre se retrouvent dans le premier quatrain de « Michel-Ange », l'avant-dernier sonnet des *Trophées* :

³³ Racine, *Athalie* (1691), II, 5, v. 506.

³⁴ Heredia, « Au tragédien E. Rossi / après une récitation de Dante », v. 1-4, *Les Trophées*.

Certe, il était hanté d'un tragique tourment,
Alors qu'à la Sixtine et loin de Rome en fêtes,
Solitaire, il peignait Sibylles et Prophètes
Et, sur le sombre mur, le dernier Jugement.

La lettre de 1867 permet de mieux comprendre le dernier tercet du poème :

Et dans les marbres froids où bout son âme altièrè,
Comme il a fait courir avec un grand frisson
La colère d'un Dieu vaincu par la Matière !

Dans ces vers, Heredia pense sans doute au *Moïse* de Michel-Ange, puisque c'est à propos de cette statue qu'il déclare dans sa lettre que le grand artiste italien possède « une volonté capable de dompter les marbres les plus rebelles ». La physionomie irritée de *Moïse* a souvent été interprétée au XIX^e siècle comme l'indignation de Michel-Ange lui-même, lorsque lui fut retirée la commande du tombeau de Jules II pour lequel la statue avait été conçue³⁵ : l'antithèse du v. 12 – « Et dans les marbres froids où bout son âme altièrè » – prendrait ainsi tout son sens.

Dans la lettre du 19 mai 1867, on apprend qu'à Naples, Heredia et sa femme sont logés « en face de la mer et de la fameuse île de Caprée, où le vieux Tibère s'est retiré et qu'il a rendue célèbre par ses orgies et ses cruautés ». Cette vue chargée d'histoire a laissé sa marque à la fin du sonnet « *Tranquillus* », qui montre Suétone, « au milieu de la paix pastorale », blâmant « les noirs loisirs du vieillard de Caprée »³⁶. Le guide Joanne a pu aider le poète à faire le lien entre le séjour de Tibère à Capri et l'évocation qu'en a laissée Suétone dans les *Vies des douze Césars* ; on y lit en effet :

[Les anciens palais d'Auguste], agrandis par Tibère, devinrent le repaire de sa tyrannie, de ses cruautés et de ses effroyables débauches. La sinistre mémoire du monstre, qui y bravait l'indignation du monde, plane encore sur l'île, et se lie irrésistiblement à son nom. [...] On montre encore le rocher à pic, *il Lalto*, du haut duquel il faisait précipiter en sa présence ses victimes dans la mer après les plus longs

³⁵ Cristina Acidini-Luchinat note ainsi : « À partir du XIX^e siècle [...] le *Moïse* est vu tour à tour comme une allégorie de la papauté [...], comme un autoportrait, conscient ou non, de Michel-Ange, comme un être cosmique formé à partir des quatre éléments » (*Michel-Ange sculpteur*, Arles, Actes Sud, 2006, p. 131). Ce type d'interprétation a perduré au XX^e siècle, comme en témoigne Francesco Papafava, qui explique à propos du tombeau que devait sculpter Michel-Ange : « Cette réalisation, à sa profonde indignation, lui fut retirée par le successeur de Jules II, Léon X [...]. Le *Moïse* cependant fut placé dans le modeste mausolée élevé pour Jules II à Saint-Pierre-aux-Liens, où il semble exprimer l'indignation de Michel-Ange en personne devant le tort irréparable qu'on lui a infligé » (*Rome et le Vatican*, Florence, Scala, 1990, p. 28). Pour Charles de Tolnay, *Moïse* exprime « le juste courroux d'une nature d'élite en face du monde, – sorte d'autoportrait intérieur de l'artiste lui-même » (*Michel-Ange*, Paris, Flammarion, 1970, p. 136).

³⁶ Heredia, « *Tranquillus* », v. 9 et 14, *Les Trophées*.

et les plus cruels supplices ; *post longa et exquisita tormenta*
(Suétone)³⁷.

Dans sa lettre du 19 mai 1867, Heredia parle également de la paisible campagne entre Naples et Sorrente : « La campagne [...] est un vrai jardin ; les vignes jeunes, d'un vert tendre et adouci, courent d'arbre en arbre et en font une immense tonnelle. » Cette douceur bucolique, ces vignes, cette tonnelle reparaissent dans les quatrains du sonnet pour évoquer le cadre dans lequel écrit Suétone. Le poème semble transposer la propre expérience de son auteur. Par un effet de mise en abyme, Heredia décrit Suétone qui décrit les turpitudes de Tibère ; or c'est dans la sérénité de Sorrente que lui-même a rédigé une lettre à sa mère où il rappelle les atrocités de l'empereur romain.

Le 28 septembre 1874, de Lasserade, dans le Gers, le poète vacancier envoie à sa mère une version du sonnet « Nymphée » accompagnée de ce commentaire : « J'ai achevé un assez joli sonnet antique, un *cuadro* comme dirait Chénier. Je te le mets après ma lettre. Il y a ici une belle allée d'où l'on voit Phœbus-Apollon se coucher au fond d'un grand et magnifique horizon de plaines et où il ferait bon travailler en se promenant³⁸. » Le poème s'ouvre en effet sur l'évocation d'Apollon conduisant le char du Soleil, au moment où il achève sa course :

Le quadrigé céleste à l'horizon descend,
Et, voyant fuir sous lui l'occidentale arène,
Le Dieu retient en vain de la quadruple rêne
Ses étalons cabrés dans l'or incandescent³⁹.

La correspondance révèle ainsi, sous le paysage antique du poème, un paysage réel de Gascogne. Elle rend possible une lecture autobiographique des *Trophées* et montre que l'impersonnalité parnassienne n'est le plus souvent que le prolongement imaginaire d'expériences personnelles.

L'écart géographique et temporel qui existe entre le paysage réel contemplé par Heredia et celui qu'il retranscrit dans ses poèmes est parfois considérable. En 1868, le sonnettiste passe l'été en compagnie de Leconte de Lisle près de Brest, à Parc-an-Coat, dans un manoir qu'il a loué sur la rive droite de l'Élorn. Dans une lettre à sa mère, qui se trouvait alors à Cuba, il associe le souvenir de son île natale au paysage breton qu'il a sous les yeux et aux poèmes qu'il a dans l'esprit :

³⁷ A[ugustin]-J[oseph] du Pays, *op. cit.*, p. 778.

³⁸ Lettre du 28 septembre 1874, conservée à la bibliothèque de l'Arsenal, ms. 14359, f. 46.

³⁹ Heredia, « Nymphée », v. 1-5, *Les Trophées*.

Le temps ici a été véritablement *cubano*. Pas une goutte d'eau pendant deux mois et un soleil splendide. [...] Je profite de mon séjour ici pour avancer mon travail [...]. Je t'envoie un sonnet sur les Conquérants qui te fera plaisir. La fin est de toi qui aimais tant les étoiles quand je n'étais encore qu'une petite âme. Nous avons eu ici des soirées admirables où j'ai bien songé à toi. Le ciel était splendide ; la Voie lactée faisait une immense traînée de lait... Et dire que ce sont des milliers de soleils ! Puis, Vénus rouge et resplendissante montait au-dessus de Plougastel, annonçant la lune qui détachait son orbe énorme à l'horizon et s'élevait, faisant immédiatement pâlir les étoiles⁴⁰.

C'est donc en contemplant les nuits étoilées de Plougastel que Heredia a conçu « Les Conquérants », son sonnet le plus célèbre, qui montre les aventuriers de la Renaissance « penchés à l'avant des blanches caravelles » et regardant « monter en un ciel ignoré / Du fond de l'Océan des étoiles nouvelles ». La Bretagne est pour le poète une invitation au voyage vers le Nouveau Monde, qui est le monde ancien de son enfance et de ses ancêtres conquistadores.

Les lettres de Heredia à sa mère éclairent la genèse de ses poèmes. Elles révèlent les principes de sa poétique. Elles contiennent des vers de jeunesse, des sonnets en cours d'élaboration et même des matériaux de ses futurs poèmes. C'est pourquoi elles constituent, autant que les carnets de composition, la fabrique des *Trophées*⁴¹, cet unique livre de vers que le poète a dédié, tout naturellement, à sa mère.

Yann MORTELETTE

⁴⁰ Lettre de Heredia à sa mère, 12 août 1868 ; Bibliothèque de l'Institut de France, ms. 5684, chemise 2.

⁴¹ « La Fabrique des *Trophées* » est le titre d'un article d'André Guyaux, qui a étudié les mécanismes de composition des sonnets à partir des manuscrits autographes du poète (*Seminari Pasquali di Bagni di Lucca*, t. IV : *Les Trophées*, Pisa, Pacini, 1989, p. 5-23).